



LES CAVES DU VATICAN — MALATESTA

JEAN-JACQUES GAUTIER

DEUX événements ont marqué les dernières semaines de l'année 1950, dans le domaine théâtral, à Paris.

André Gide, grand vieillard, patriarche des Lettres Françaises, notre écrivain le plus connu à travers les deux hémisphères, l'homme au masque asiatique, le mandarin de l'Occident, André Gide, qui a composé une quarantaine d'œuvres considérables, dont quelques-unes nous ont ouvert à deux battants les portes de l'Esprit, dont certaines ont troublé notre adolescence, dont la plupart nous ont appris ce qu'était le classicisme moderne, André Gide, qui, un jour, il y a très très longtemps, avait creusé cet étrange dédale d'humour, d'ironie, d'aventure, de pittoresque et de folie philosophique : *les Caves du Vatican*, André Gide, qui avait construit là un roman touffu, savoureux, insolite, bouffon et mystérieux, André Gide allait, trente-six ans plus tard, accepter, « pour son plaisir », parce que cela l'amusait, que M. Jean Meyer portât sur la scène de la Comédie-Française, une pièce tirée par M. Gide de sa « sottise » *les Caves du Vatican*.

D'abord découpée en 19 tableaux, puis réduite à 17 entre le premier soir (gala) et le deuxième (présentation à la presse), l'œuvre dramatique peut intéresser les lecteurs du livre et ceux qui ne l'ont pas lu. Elle peut aussi décevoir les uns et les autres... Pour les mêmes raisons, contrairement!...

58

Je m'explique: elle a de quoi divertir ceux qui ont aimé Lafcadio, Amédée Fleurissoire, les Anthime Armand-Dubois, Protos, Geneviève de Baraglioul et la jeune Vénitequa, parce que c'est toujours amusant de retrouver sur scène, en chair et en os, des héros que l'on a imaginés, d'une certaine façon, dans le silence du Cabinet.

Et d'autre part, pour ceux qui n'ont aucune idée ni des personnages, ni de l'histoire, cette représentation, même partielle, même sommaire, même schématique, des *Caves...* a des chances de leur faire passer une soirée peu banale, et offrira l'avantage de les mettre vaguement au fait de la question.

Mais voyons à présent en quoi la version scénique d'une œuvre aussi importante peut défriser les amateurs de la fameuse « sottie ». J'ai aimé, que dis-je? J'ai été parmi les plus passionnés lecteurs du roman. Que retrouvé-je dans l'espèce de condensé animé que m'en fournit la Comédie Française? Une esquisse de Lafcadio. Le héros essentiel se trouve ramené aux proportions d'une silhouette. Son caractère semble s'effiloche. Il n'est plus qu'un symbole.

L'histoire est fragmentée en une quinzaine de sketches, où les différentes parties de l'intrigue, qui s'interpénétraient dans le livre, me semblent, tout d'un coup, éparses, et je ne puis m'empêcher de penser à des tronçons de ver de terre qui gigoteraient dans le vain espoir de se recoller... Ce découpage, qui, notez-le, suit d'assez près l'ordre chronologique du récit, amène l'auteur à prendre tour à tour les différents personnages de l'action, à les faire gesticuler et parler pendant deux, cinq ou huit minutes, et puis hop! l'on passe à d'autres. Vous reverrez ou vous ne reverrez jamais les premiers, vous les apercevrez peut-être encore une fois, quelques instants, vers la fin, mais tant pis, il faut bien vous contenter de cette contraction!

Protos, que je me représentais comme relativement fin (il le fallait, semblait-il, pour qu'il eût séduit Lafcadio) s'est mué en une sorte d'arsouille inquiétant à première vue, pas à la manière des créatures gidiennes, mais comme peut l'être, au coin d'une rue, quelque gouape qui vous fait presser le pas.

Un certain nombre d'indications de caractère spécial qui passaient fort bien dans le récit, par la vertu maligne des dons de l'écrivain, prennent ici un relief gênant, pour ne pas dire incongru.

Enfin le climat semi-fantastique du roman, son énorme cocasserie, la manière extrêmement subtile dont M. André Gide avait, en 1914, dosé les rapports entre le réel et l'extravagant, le caractère *surréal* de son échafaudage mystico-poético-satirique, tout cela a disparu. Pfft! envolé dans les courants d'air des coulisses!

Au lieu de telles richesses, quelles surprises réserve-t-on aux amoureux du livre *les Caves du Vatican*? Une conjonction Châtelet-Cinéma...

Châtelet : parce qu'il a fallu construire un *vrai* compartiment de chemin de fer et un *vrai* wagon-restaurant. Parce que le public est quand même assez naïf, disons-le, pour laisser échapper un « ah ! » de stupeur ravie, au moment où, la porte du compartiment s'ouvrant, une bouffée de vraie fumée pénètre dans le wagon avec le voyageur qui s'y introduit...

Cinéma : parce que le roman comportait pas mal d'analyses psychologiques et de monologues intérieurs. Qu'a donc fait M. Jean Meyer? Il a installé sur la scène les personnages de M. Gide, et, par haut-parleurs, il a déversé longuement sur nos têtes le déroulement de leur pensée : « Vais-je le flanquer par la portière? Il suffirait que j'appuie sur cette poignée... Je compte jusqu'à dix... etc., etc., etc. » Ce n'est ni du théâtre, ni du cinéma. Dans ce domaine, le cinéma ferait mille fois mieux, puisqu'il dispose du gros plan sonore, et, en fait de théâtre, cela devient un « truc ». Un truc destiné à masquer la réalité. Or, la réalité consiste à nous lire purement et simplement le texte d'un roman après nous avoir mis en présence de l'apparence charnelle de ses héros. Voilà ce que penseront, peut-être, ceux qui ont lu *les Caves du Vatican* — livre...

Quant aux autres, alors, là, je me demandais bien, le soir de la répétition générale, ce qu'ils y comprendraient! Je les imaginai dérouterés, ahuris, ébouriffés. Je pensais que, de l'action, ils ne saisiraient que des bribes; que le genre hybride de l'ouvrage les égarerait; qu'ils seraient choqués par certains détails qui, d'habitude, font se dresser les cheveux sur la tête des fidèles de la Salle Richelieu. Je croyais que cet enchaînement singulier de tableaux théâtraux et de cartes-postales-sonorisées, constituerait sous leur crâne, à la sortie, une pâtée céphalalgique. Je me disais que les trois ou quatre excellentes scènes de comédie que comporte une œuvre aussi longue, ne suffiraient point à leurs exigences...

Ainsi, m'étais-je convaincu que ces *Caves du Vatican*, capables de piquer *a priori* la curiosité des lecteurs et des non-lecteurs du roman, décourageraient *a posteriori* les premiers et les seconds. Je m'en étais persuadé et je ne m'en réjouissais guère, car une telle entreprise, (qui nécessite un personnel considérable, qui suppose un travail unanime et fervent, une foi rare, qui requiert des mois de labeur, qui exige des centaines d'heures supplémentaires, qui coûte gros en costumes et en décors — la plupart de ceux-ci constituant à l'honneur de M. Jean-Denis Malclès, une réussite d'une exceptionnelle qualité picturale) une telle entreprise, me

48

disais-je, mériterait autre chose que les applaudissements de quelques salles qui vont aller se clairsemant.

Même lorsqu'il s'agit d'une erreur, quand son objet est d'importance, on a le droit de lui souhaiter sa récompense.

Or, les soirées, les jours, ont passé. A l'heure où j'écris, la Comédie-Française donne *les Cavés du Vatican* quatre fois par semaine. Des amis m'assurent que les spectateurs se bousculent au bureau de location. Il est impossible que ce public nombreux et renouvelé soit composé uniquement d'amis d'André Gide ou de M. Jean Meyer. Les réputations fabriquées ne durent pas et l'on n'abuse pas la vraie foule. Si elle vient, et si elle vient aussi nombreuse, c'est qu'elle trouve son compte (son compte de rêve, de rire, de satisfaction esthétique, de pensée) dans le spectacle qui lui est offert. Tout est donc bien ainsi.

C'est de cette manière qu'il est agréable d'exercer le métier de critique : avoir la permission de s'exprimer librement, le faire sans tenir compte des restrictions qu'imposent l'amitié pour les uns, l'admiration pour les autres et le sort des ouvrages représentés, et puis s'apercevoir, ensuite, avec un plaisir indicible, que la rigoureuse sincérité de ses jugements n'a pas causé le moindre tort aux auteurs, aux interprètes, aux collaborateurs techniques, aux œuvres, aux théâtres et à ceux qui les mènent.